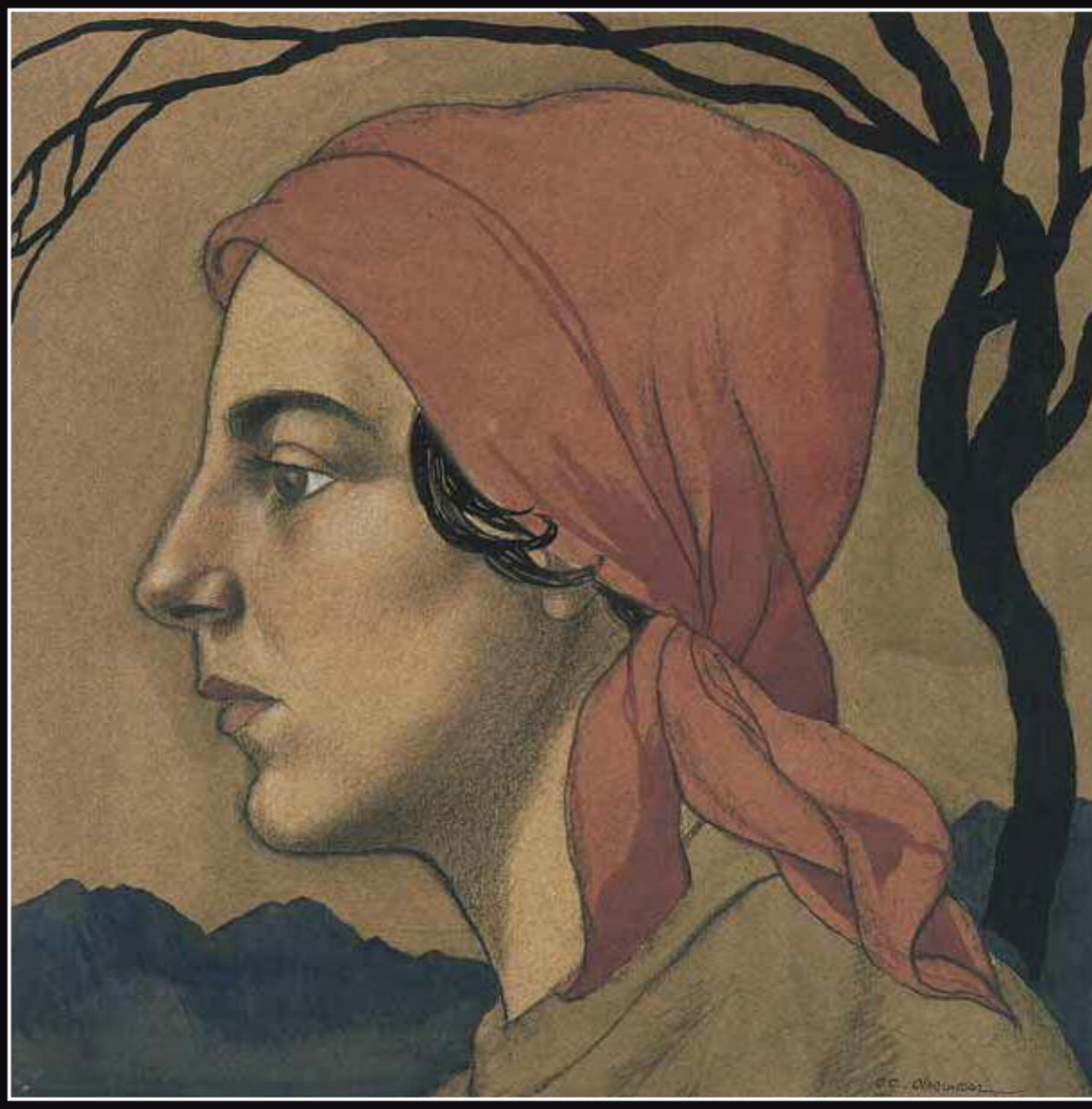
COLLECTION D'ART DE LA BANQUE CANTONALE DU VALAIS



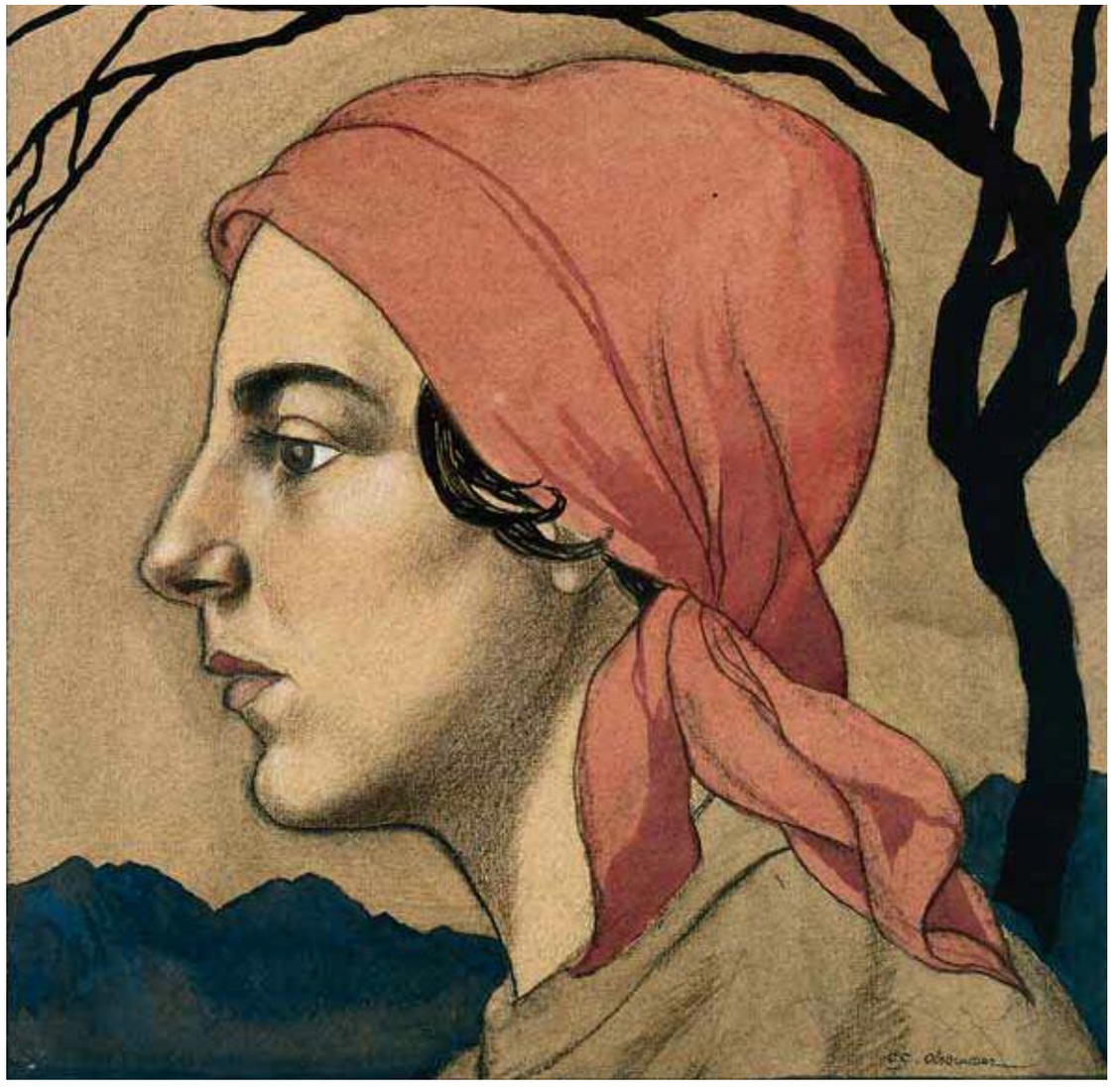
Fondation Pierre Gianadda
Vieil Arsenal

Martigny Suisse

8 septembre – 19 novembre 2017
Tous les jours de 9 h à 19 h

100 ANS | JAHRE

Banque Cantonale du Valais
www.bcvs.ch



LE 100e ANNIVERSAIRE de la Banque Cantonale du Valais

100 ANS DE LA BCVS, FONDATION PIERRE GIANADDA, VIEIL ARSENAL, DU 8 SEPTEMBRE AU 19 NOVEMBRE 2017

Charles-Clos Olsommer, *La Valaisanne au foulard rouge*, vers 1930. Aquarelle, crayon et fusain sur papier, 35 x 35 cm. © Preisig, Sion

■ Vous connaissez Raphaël Ritz? Ernest Biéler? Albert Chavaz? Bien entendu, répondrez-vous! Mais Marie Gailland? Mais Pierre Zufferey? Mais Jacqueline Guibat? L'occasion de croiser les uns et les autres, les grands anciens d'une part et les artistes contemporains d'autre part, tous Valaisans de souche ou de cœur, nous est donnée, dans le cadre de l'exposition que la Fondation Pierre Gianadda dédie à la collection d'art de la Banque Cantonale du Valais qui fête cette année son 100e anniversaire. Les visiteurs ont ainsi la chance de retrouver, pour les Valaisans, de vieux ou de nouveaux amis, pour les autres, de grands peintres prestigieux, qui tous ont contribué et contribuent aujourd'hui encore à la renommée de la peinture en Valais. Articulée autour de six chapitres, l'exposition présente tout d'abord les maîtres de la nature morte. Puis, avec deux sections dédiées au paysage, elle descend de la cime à la plaine et évolue du village à la ville. Elle décrit ensuite les rites immuables qui scandent le Vieux-Pays, dévisage la tête des nôtres dans le chapitre consacré au portrait, pour finir en apothéose avec l'or des grands formats abstraits de l'art contemporain dont les arcanes mystérieux récitent la prose sous-jacente du monde.

Si la représentation des peintres de l'Ecole de Savièse, fleuron incontournable de sa collection, est éloquente, la Banque Cantonale du Valais n'a pas délaissé des artistes qui ont pour noms Gérard de Palézieux ou Léo Andenmatten, sans oublier Edouard Vallet dont la banque possède, avec le «Cimetière d'Hérémence», un joyau artistique majeur de la peinture suisse. Au demeurant, la Fondation Pierre Gianadda, présentera, aux côtés des prestigieuses signatures précitées, des artistes contemporains dont la renommée a largement dépassé nos frontières. Qu'il suffise d'évoquer ici Suzanne Auber et l'art avec lequel, notamment, elle légende ses toiles, alliant à la rhapsodie énamourée des couleurs un libelle tour à tour grinçant et humoristique. >

LES 100 ANS DE LA BCVS À LA FONDATION PIERRE GIANADDA

> Natures mortes: la présence muette des choses

Sept natures mortes composent ce court chapitre de l'exposition. Un chapitre d'autant plus intéressant que ce genre pictural est un exercice d'humilité durant lequel les peintres s'attardent sur de menus objets de rien du tout, de ceux auxquels on ne prête qu'une attention distraite et qui, soudain, par la grâce d'un tableau, dévoilent des charmes et une majesté qu'on ne leur connaissait pas: ici, une cagette, là, un plateau, une nappe, un couteau, la coquille d'une noix ou encore une pomme. Certains artistes, à l'image de Charles Menge, confèrent à ce menu fretin une dignité majuscule, au moyen du clair-obscur. D'autres, à l'instar d'un Gérard de Palézieux, épurent leur composition à la manière de l'Italien Morandi. Un ordre d'une autre nature sourd alors qui relève de l'ascèse et d'un véritable curetage de l'âme. Jouant avec les tons primaires, Léo Andenmatten simplifie sa nature morte à l'extrême, la ramenant à une matrice, une ébauche de monde en formation qui s'agrège au moyen d'outils plastiques aussi élémentaires que le rouge, le jaune, le bleu, une forme verticale, une autre horizontale, sans oublier la sphère qui est le monde que l'on peut tenir tout entier dans la main.

1. Ernest Biéler, *Valère*, vers 1930.
Pastel sur papier bistre, 46 x 63 cm. © Robert Hofer, Sion
2. Ludwig Werlen, *Le vieux Fäschi*, (1919).
Huile sur toile, 41,5 x 41,5 cm.© Preisig, Sion
3. Charles-Clos Olsommer, *Valaisanne sur fond d'or,* ca. 1925.
Pastel, fusain, aquarelle sur papier doré, 36,5 x 33,5 cm. © Robert Hofer, Sion
4. Edouard Vallet, *Dans le cimetière d'Hérémence*,
(1876-1929). Huile sur toile, 27 x 35 cm. © Martinez-Preisig, Sion

Portraits: le Valais dévisagé

Seize portraits de Valaisans composent ce chapitre dédié à la tête des nôtres. Leur diversité nous permet de faire quelques observations. Il y a tout d'abord le portrait de Valaisannes en costume par la grâce duquel un lieu, une région, un district ou une vallée se profilent: foulard rouge du val d'Illiez, chapeau à boudins du val d'Anniviers, «cotën» noir de Savièse, chapeau posé un peu de travers sur l'oreille des Evolénardes, foulard bigarré tombant en pointe dans le dos des Hérémensardes… Vient ensuite le portrait pittoresque, celui du buveur au nez rosacé, du fumeur à la pipe ou du berger sis au milieu de ses bêtes. Selon que

DU 8 SEPTEMBRE AU 19 NOVEMBRE 2017

l'on est servante ou bourgeoise, le titre du tableau différera sensiblement. Ainsi Albert Chavaz se contente-t-il d'un prénom pour Julia, cependant que, déférent envers son modèle, le peintre Lorenz Justin Ritz, libellera son portrait avec l'application d'un officier d'état civil: Augustine Joris née Crettaz âgée de 29 ans.

5. Suzanne Auber, *Tout le monde le sait, personne n'en parle*, n.d. Acrylique sur papier, 2 fois 67 x 49 cm. © Robert Hofer, Sion
6. Fernand Dubuis, *Sion, Valère et Tourbillon*, vers 1948. Huile sur toile, 100 x 130 cm. © Robert Hofer, Sion
7. Marie Gailland, *Corps et âme*, v. 1992. Sable, collage, acrylique sur toile, 160 x 160 cm. © BCVs

Paysages: de la cime à la plaine

Il a été décidé de partir du sommet des montagnes pour descendre vers le Rhône qui, de Gletsch au Bouveret, imprime sa cicatrice argentée au Valais. Hormis quelques toiles très minoritaires – Les moissons à Lens d'Albert Muret ou encore Saillon, plaine et montagnes d'Alfred Rehfous –, le choix des œuvres ressortit à une constante étonnante de la peinture alpestre valaisanne: l'absence des hommes et d'abord celle des alpinistes. Ainsi que l'écrivait fort justement Bernard Wyder, *«piolet et pinceaux n'ont que très rarement fait bon ménage»*. Il y a tout à parier en effet que les peintres retenus ici préfèrent célébrer les cimes immaculées et la taille extraordinaire des montagnes, en regard desquelles nous ne sommes rien, plutôt que l'exploit individuel de quelque grimpeur intrépide, dont le combat contre la roche rejouerait, des siècles plus tard, la joute de David contre Goliath, au demeurant fort désobligeante envers les Alpes.

Paysages: du village à la ville

Ce volet de l'exposition rassemble seize toiles qui, de Fiesch à Champéry, en passant par Grimentz, Veyras, Sierre, Lens, Sion, Montorge, Ormône, Savièse et Les Haudères, promènent le visiteur à travers le Vieux-Pays, en commençant par les hameaux, puis les villages et enfin les villes. D'un tableau à l'autre, la nature cède petit à petit du terrain, les maisons prennent le pas. La présentation s'achève naturellement avec Sion. A cet

>

Ernest Biéler, *Jeunes Saviésannes,* 1896.
Huile sur toile, 87 x 143 cm. © Martinez-Preisig, Sion

> égard, deux œuvres majeures s'imposent ici, «Valère» d'Ernest Biéler et «Sion, Valère et Tourbillon» de Fernand Dubuis. Le pastel d'Ernest Biéler fascine par son graphisme extraordinaire et la couleur bistre du papier, génératrice d'atmosphère médiévale. Le caractère inachevé de la composition réduit considérablement la cité, la resserre autour des remparts protégeant la forteresse. Ce n'est plus une ville, c'est un bourg médiéval du XIIIe siècle, adossé à la résidence des chanoines du Chapitre de la Cathédrale. Chez Fernand Dubuis, la vue frontale et monumentale de la ville frappe non seulement par son architecture sobre et rigoureuse, mais aussi par l'indécision savamment entretenue entre figuration et abstraction.

La ronde immuable des rites

La ronde immuable des rites, c'est poser devant l'église le jour de ses noces, se grimer pour le carnaval, boire au café entre amis, manger une raclette au carnotzet, travailler le bois ou la pierre, lustrer les étains, s'en revenir des champs le soir, conduire le troupeau à l'étable, se reposer sous les étoiles, s'immerger dans un livre avant de s'endormir et parfois ne plus se réveiller. Entre la naissance et la mort, la ronde immuable des rites connaît un moment d'élection, une transition de lumière, celle de la jeunesse chantante qui passe devant nous, en une frise éblouissante de fraîcheur et de douce insouciance. Ce sont les «Jeunes Saviésannes» d'Ernest Biéler qui passent devant nous. Elles ont la vie devant elles et sont, pour nous qui les voyons passer, nos 20 ans, notre propre jeunesse. De fait, la vue de ces cinq grâces adorables n'est pas exempte de mélancolie.

Dubuis et la relève contemporaine

Dès les années 50, Fernand Dubuis verse dans la peinture abstraite. Pour lui, qui fut clairement figuratif, l'abstraction n'est pas une rupture mais la figuration ramenée à ses essences premières. Il considérait déjà la figuration comme un art étranger à toute forme de restitution fidèle des choses, faisant sienne cette maxime de Maurice Zermatten: *«Ce que la peinture refuse, c'est la ressemblance.»* Il n'a pas fondé d'école et, certes, les artistes contemporains ne se réclament pas de lui. Jacqueline Guibat se dit proche du mouvement informel et privilégie la spontanéité qui réserve des résultats inattendus. Pierre Zufferey cite Soulages ou Rothko. Ses polyptiques ou diptyques des années 2010 frappent par leurs dimensions imposantes et la solidarité des différents panneaux qui n'ont été séparés que pour mieux se retrouver, par la grâce de cernes noir et rouge qui passent de l'un à l'autre et établissent des liens de nuit, des liens de jour, des liens de sang. Philippe Wenger laisse libre cours à la couleur éclatée. Seul Antonie Burger, parmi les artistes contemporains exposés ici, perpétue cette oscillation propre à Dubuis entre figuration et abstraction.

■ **Christophe Flubacher,**
commissaire de l'exposition